

Pratiquants ou pas ? Les origines d'une obsession pastorale

La notion de pratiquant, issue de la sociologie, a remplacé au sein de l'Église celle de fidèle qui pourtant définit canoniquement le baptisé. Une dérive lourde de conséquences pastorales, selon la théologienne Valérie Le Chevalier.

Par Valérie Le Chevalier

Publié le 09/12/2023 – La Vie



• RAMEZ E NASSIF/UNSPLASH

Valérie Le Chevalier est responsable du parcours Croire et comprendre au Centre Sèvres, faculté jésuite de Paris. Ses recherches en théologie fondamentales portent sur la place des laïcs dans l'Église et notamment les non ou les faibles pratiquants, dont on dit qu'ils ne pratiquent pas assez. Elle était l'invitée des Amis de La Vie à l'université d'Évian, du 22 au 27 octobre 2023, où 300 participants ont réfléchi à la façon d'aller à la rencontre de la quête spirituelle de leurs proches.

« Notre imaginaire catholique est investi de modèles qui conditionnent notre manière de concevoir l'existence chrétienne. À la question : “Êtes-vous croyants ?”, la grande majorité des catholiques répond : “Oui, je suis croyant, mais pas pratiquant.” Cette manière d'aborder la foi en termes de niveau de pratique cultuelle est assez récente et date, en France, des années 1930-1940. À cette époque, les évêques vont repenser toute la pastorale dans une recherche d'efficacité, et c'est la sociologie des religions qui va devenir leur principal outil d'analyse.

[A lire aussi : Jean-Marie Donégani : "Le catholicisme à l'époque postmoderne est un catholicisme à la carte"](#)

Genèse d'une enquête

Une vaste enquête est conduite sur le territoire durant près de 40 ans. Elle analyse les pratiques à partir d'une échelle à cinq niveaux qui va des “séparés” aux “dévots”. Cette catégorie est bien plus qu'un pratiquant dit régulier qui, à l'époque, va à la messe tous les dimanches. Le dévot “fréquente assidûment l'église, communie souvent et fait partie d'associations pieuses”. Ces dernières ont entre autres objectifs, de développer une vie chrétienne “plus parfaite”.

Or, la quête de la “vie parfaite” en contexte communautaire, correspond à la vocation religieuse ou monastique. L'enquête, menée une trentaine d'années avant le concile Vatican II, se situe donc dans une ecclésiologie qui pense encore l'Église comme une “société parfaite”. Être “parfaitement” catholique, c'est avoir la vocation de disciple, c'est-à-dire renoncer au monde et être religieux ou moine, ou mieux encore, clerc. Pour les laïcs, la voie mineure sera celle du dévot.

Préjugés face aux croyants hors-piste

Cet imaginaire religieux d'une « vie parfaite » à deux niveaux, reste le marqueur profond de notre prêt-à-penser pastoral. Personnellement, j'ai découvert que j'en étais imprégnée dans mes engagements pastoraux. Je me suis vue préjuger que telle personne avait une "vraie foi profonde" ou que telle autre demandait le baptême d'un enfant pour le folklore. Ces catholiques de seconde zone ne pouvaient pas être une bonne nouvelle, même lorsqu'ils frappaient à la porte de nos paroisses.

Mais c'était sans compter sur l'Écriture...

Elle m'a rattrapée notamment avec le récit des Actes des apôtres où Pierre résiste à baptiser le centurion Corneille, qu'il considère comme impur. L'Esprit va intervenir et lui asséner trois visions avec, à chaque fois, cette injonction : *"Ne rends pas impur ce que Dieu a rendu pur."* En étudiant la manière de faire du Nazaréen, j'ai découvert que les processus d'empêchement n'étaient pas le fait des seuls ennemis de Jésus.

A lire aussi : Les convertis du pape François

Les apôtres et les disciples y ont participé. Un autre élément a profondément modifié mon rapport à ces croyants hors-piste : le fait que Jésus n'appelle que très peu de personnes à le suivre. Les Évangiles sont clairs et n'attribuent l'identité de disciple qu'à un nombre restreint de personnes. En revanche, Jésus renvoie largement les foules et surtout, toutes les personnes qu'il relève ou guérit : *"Va, prend ton brancard et rentre chez toi", "Va, ta foi t'a sauvée."*

La foi qui sauve

Mais alors, qu'est-ce que cette « foi qui sauve » et qui n'entraîne pas automatiquement l'appel à la suivance en tant que disciple ? Quel est ce ministère de témoignage qui s'inscrit dans le quotidien sédentaire ? Et quel est donc ce Nazaréen qui voit ce que nos yeux ne savent pas voir ? Même le geste magique de la femme hémorroïsse est qualifié de "foi qui sauve" alors même qu'il n'a rien fait.

A lire aussi : Journées mondiales de la jeunesse : sans être catholiques, ces jeunes y vont aussi !

Cette découverte est bouleversante et nous convoque à relativiser cette notion de disciple et à être prudent dans son utilisation. Elle nous invite aussi à nous rappeler que le dernier péché du roi David fut de recenser son peuple et que la venue du Messie est marquée par un contexte de recensement. La sociologie, aussi utile soit-elle, ne peut être instrumentalisée à des fins pastorales ni surtout être mise en concurrence avec l'Évangile. »

Jean-Marie Donégani : "Le catholicisme à l'époque postmoderne est un catholicisme à la carte"

Professeur des universités à Sciences Po Paris, Jean-Marie Donégani interviendra le 6 novembre à la Catho de Lille lors d'un colloque sur la « religion et les politiques contemporaines des sexualités et de la filiation ». Pour le sociologue, notre époque postmoderne est passée d'un catholicisme d'appartenance à un catholicisme d'identité.

propos recueillis par Agnès Chareton

Publié le 22/10/2015 à 15h05, mis à jour le 23/10/2015 à 10h56 • Lecture 5 min.

PARTAGE

[Je fais un don](#)

[Je fais un don](#)



© ChiccoDodiFC / iStock • CHICCODODIFC / ISTOCK

Qu'est-ce que ce « catholicisme en contexte postmoderne », thème de votre conférence ?

Notre interrogation est née de la thèse admise selon laquelle notre modernité est issue du christianisme. Dans cette société moderne, l'emprise de la religion diminue. Ce que l'on doit se demander, c'est si l'époque contemporaine est fermée à la religion parce que le christianisme a réussi, ce qui est paradoxal, ou bien si le catholicisme, donnant naissance à cette modernité individualiste, subjectiviste et relativiste, s'est lui-même transformé et serait en congruence avec cette nouvelle société.

Quand on insiste sur l'incompatibilité entre le christianisme et la modernité, c'est parce que l'on privilégie une figure de la religion chrétienne qui est le catholicisme intransigeant, qui posait que l'Eglise n'avait pas à s'adapter au monde moderne et que c'était la société qui devait s'adapter au magistère catholique. Si l'on pense, au contraire, que le catholicisme, c'est d'abord ce que disent les gens qui aujourd'hui se reconnaissent chrétiens, on voit qu'il y a une part de christianisme dans la société moderne. On est passés d'une conception du religieux qui n'est plus un système d'emprise, mais un stock de signification à la disposition des individus pour construire leur identité.

La notion de postmoderne, c'est la « sécularisation de la sécularisation ». On considère que celle-ci a porté ses limites : le progrès est limité, la société moderne n'est pas conforme aux espérances, il y a une démythification de la sécularisation. Dès lors, le catholicisme postmoderne est un catholicisme vécu par les individus en lien avec la culture dominante subjectiviste, individualiste, qui considère la religion non pas comme une institution mais comme un stock de significations.

Faut-il parler d'une ère post-chrétienne ou d'un christianisme postmoderne ?

Il y a un christianisme postmoderne puisqu'il y a bien des chrétiens qui se disent aujourd'hui chrétiens, mais on ne peut pas dire que la modernité est post-chrétienne, ce qui signifierait qu'elle n'a plus rien à voir avec le christianisme. Il faut prendre en compte les transformations du christianisme. Dans les sondages, par exemple, plus de 90% des catholiques pratiquants ont une conception de Dieu qui n'est pas celle de la tradition chrétienne. Ils affirment que Dieu est une force anonyme et pas un être qui s'adresse à eux dans l'histoire. Ce ne sont pourtant pas des gens éloignés de l'Eglise. A notre époque où le subjectivisme est triomphant, les gens choisissent dans les énoncés de foi ce qui leur parle et ce qui leur convient et délaissent ce qui source d'inquiétude. C'est le « catholicisme à la carte. »

Qu'est-ce qui a changé ?

Jusqu'à une date récente, une logique d'appartenance prévalait dans le catholicisme. On naissait dans une famille catholique, on était baptisé, on recevait les sacrements, on appartenait à cette religion. Cette logique d'appartenance correspondait au mode traditionnel d'organisation de l'Eglise. Si aujourd'hui, cette logique a laissé la place à une logique d'identité, la religion n'est plus qu'un stock de valeurs, de significations, dans lequel les individus viennent puiser pour construire leur vision du monde et leur identité. Ce catholicisme d'identité conduit à un émiettement du corps ecclésial : il y a de nombreuses « tribus » dans cette population, qui s'ignorent les unes les autres, et qui à partir du même dépôt de foi, construisent des visions du monde très différentes.

Qu'entendez-vous « catholicisme d'identité » ?

Ce catholicisme d'identité peut être à teneur light, « je prends quelques valeurs », ou très intensif. Mais même les catholiques traditionalistes qui s'emparent de tous les énoncés de foi et affirment qu'être chrétien, c'est adhérer à tout ce que dit l'Eglise, le font au nom du subjectivisme : « Moi je pense que... » Le subjectivisme est dominant chez les traditionalistes comme chez les progressistes. C'est ma foi, c'est moi qui choisit de croire ainsi, etc.

Le catholicisme est aujourd'hui minoritaire. A-t-il encore une influence dans la société ?

Je ne sais pas ce que l'on veut dire par « minoritaire. » Certes, les autres religions croissent et le nombre de ceux qui se déclarent catholiques a diminué de 30 % en trente ans – de 80 % à 55 % de la population – mais encore une majorité de Français se déclarent catholiques. Il est évident que tout un ensemble de nos valeurs sont issues du catholicisme, ou plus précisément du christianisme. Pour l'ensemble de nos contemporains, il y a des valeurs « indiscutables ». Les droits de l'homme, la dignité humaine, la liberté de parole... Ce dépôt sacré est évidemment issu de la culture chrétienne. L'influence du christianisme dans notre société joue sur les niveaux les plus profonds de notre vision du monde.

Le ministre des Cultes Bernard Cazeneuve affirmait récemment que « les valeurs républicaines sont largement celles de l'Évangile. » Assistes-t-on à une convergence entre l'État et l'Église ?

Cela fait plusieurs décennies que l'apaisement entre l'Église et l'État est en place. Je pense que s'il y a un rapprochement entre l'Eglise et l'Etat laïc, s'il y a une mise sous le boisseau des combats anticléricaux du passé, c'est que le problème principal est aujourd'hui posé par la gestion de l'islam. L'Église catholique peut être un allié pour l'État et pour les musulmans. Elle a une pratique des rapports avec la laïcité largement inscrite dans l'histoire, une habitude de collaboration entre pouvoir politique et religieux qui est assurée. Elle peut servir de médiateur, de modèle pour une intégration laïque d'autres religions telles que l'islam. Le problème, c'est que par ailleurs, l'Église doit défendre ses propres intérêts. Parfois, elle se trouve prise entre la défense des intérêts de toutes les religions – le blasphème, la caricature... – et de l'autre, elle est moins sensible que les musulmans, car elle est largement sécularisée. Il y a eu une sécularisation interne du christianisme.

Qu'est-ce que cette « sécularisation interne du christianisme » ?

C'est le fait qu'à l'intérieur de l'Église, un certain nombre de valeurs comme la liberté de conscience, la liberté individuelle ou la tolérance, qui sont des valeurs issues de la modernité, sont devenues des valeurs revendiquées par les chrétiens. Je parle ici du christianisme et pas du catholicisme, car ce sont des valeurs plutôt inventées par les protestants que par les catholiques. La tolérance, par exemple, est une notion inventée par les protestants avec la Réforme, à un moment où ils revendiquaient pour eux la liberté de culte et de croyance. Cette valeur a ensuite gagné toutes les religions. Il n'est plus possible aujourd'hui de considérer qu'il y a une seule religion qui est vraie. C'est à chacun de la choisir.

> Pour aller plus loin :

L'Université catholique de Lille organise les 6 et 7 novembre [un colloque](#) sur le thème : « Religions et politiques contemporaines des sexualités et de la filiation ».

Renseignements : colloque.cefcsc@univ-catholille.fr / 06 84 58 44 55.

Journées mondiales de la jeunesse : sans être catholiques, ces jeunes y vont aussi !

Près de 40 000 Français sont arrivés aux JMJ à Lisbonne. Si la plupart sont catholiques, quelques jeunes non-croyants ou d'autres confessions ont choisi de se mêler à la foule.

Anne-Françoise de Taillandier

Publié le 02/08/2023 à 16h02, mis à jour le 02/08/2023 à 16h03 • Lecture 3 min.



Des pèlerins Portugais attendent la messe du Pape François aux JMJ de Panama, le 27 janvier 2019. • J.-M. GAUTHIER / HANS LUCAS

Parmi les 2 millions de jeunes attendus au Portugal, du 2 au 6 août, pour les Journées mondiales de la jeunesse (JMJ), 40 000 Français sont inscrits dans 200 groupes différents et seront accompagnés par près de 75 évêques et archevêques. Les JMJ sont ainsi le plus grand rassemblement de jeunes au monde.

[A lire aussi : À pied, en bateau ou en 4L, tous les moyens mènent aux JMJ de Lisbonne](#)

« C'est un événement planétaire qui redit l'essentiel de la foi chrétienne », souligne Vincent Breynaert, prêtre responsable du Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations de la Conférence des évêques de France. « Cependant, il s'agit bien des journées mondiales de la jeunesse au sens large, pas seulement des catholiques. Nous voulons faire briller la lumière de l'Évangile pour tous », poursuit-il.

Participer à la fête

Alors que la plupart des participants aux JMJ se reconnaissent dans la foi et l'Église catholiques, quelques non-croyants et des personnes d'autres confessions religieuses ont osé dépasser les préjugés pour participer à la fête.

« Je ne suis pas du tout croyant ; j'ai toujours fait partie de cercles sociaux qui voyaient plutôt la foi comme quelque chose de négatif, mais il y existe des clichés sur toutes les religions. J'ai grandi avec une vision du catholicisme comme un peu archaïque et conservateur, donc je suis heureux d'aller découvrir sa dimension internationale, et la diversité culturelle qu'il peut y avoir en son sein », raconte Mathias, 24 ans. Sa petite amie, qui travaille pour L'Œuvre d'Orient, organise le voyage de 150 chrétiens d'Irak, de Syrie, du Liban, d'Égypte... et l'a embarqué dans l'aventure.

[A lire aussi : Interfaith Tour : elles ont parcouru la planète pour évoquer leur foi](#)

De même, Assia*, musulmane de 28 ans, part dans cet esprit d'ouverture avec l'association Coexister. Avec Laïla, une autre musulmane, deux chrétiennes et un agnostique, ils ont décidé d'aller voir ensemble le pape François. *« Ma foi musulmane me motive pour les JMJ. Nous sommes sur Terre pour aider la société. Or, en participant à un événement comme celui-là, je contribue à cette coexistence entre des personnes de tous milieux et de convictions différentes. En apprendre plus sur la spiritualité catholique est très enrichissant pour la mienne »*, explique la jeune femme.

Elle se réjouit de participer aux temps prévus avec le pape. *« Je sais que c'est quelqu'un de très important pour des millions de personnes, donc cela m'intrigue énormément. J'ai hâte de ressentir l'énergie de la foule. Je suis flattée de pouvoir assister à cela »*.

Comme un grand concert

Martin, 19 ans, qui se dit anticlérical mais part malgré tout aux JMJ avec ses compagnons des scouts de France, considère le pape davantage comme une personnalité politique que religieuse, et se réjouit de vivre un tel rassemblement avec des jeunes de tous horizons. *« C'est comme aller à un grand concert ou à un festival ; même si je ne suis pas là pour les mêmes raisons, je vais vivre le moment en communion avec tout le monde »*, reconnaît-il.

De même, Joseph, 20 ans, protestant évangélique d'origine congolaise, a réussi à dépasser les différences de conviction pour participer aux JMJ avec l'aumônerie de la paroisse Saint-Joseph des Nations à Paris. *« J'y vais pour apprendre, car les idées reçues ne m'intéressent pas »*, explique-t-il, avant de préciser : *« Je vais surtout chercher un sentiment de fraternité. Même si je ne suis pas catholique, le fait de se réunir avec d'autres chrétiens, c'est le plus important. Car nous sommes un seul corps, celui du Christ »*.